

LA VALKYRIE

ACADÉMIE NATIONALE. — *La Valkyrie*, drame lyrique en trois actes de Richard Wagner, version française de Victor Wilder.

Jusqu'ici le grand public parisien n'avait pu apprécier la révolution accomplie par Richard Wagner, la radicale dissemblance entre l'opéra italien et le drame lyrique. Si l'œuvre du Shakespeare musical avait conquis toute une génération d'artistes, si des hommes de bonne volonté avaient appris comme moi le chemin de Bayreuth, de Bruxelles, de Munich, de tous les théâtres heureux où il était possible d'entendre soit *Parsifal*, soit *Tristan*, soit la tétralogie, la majeure partie des spectateurs ignoraient le drame musical et s'imaginaient posséder le sens de Wagner par *Lohengrin*, opéra romantique, encore profondément marqué de l'influence italienne.

Mais voici dans la *Valkyrie* un art absolument nouveau et fait pour frapper d'étonnement les auditeurs asservis à la forme de l'ancien opéra. Les airs, les mor-

beaux, les chœurs aux contours vagues, aux sentiments indéfinis qui disparaissent dans le drame lyrique. Des motifs ou thèmes typiques présentent chaque personnage à son entrée en scène, le suivent dans le cours de l'action et se développant, se combinant avec les thèmes parallèles, montrent l'opposition des passions au caractère et le conflit des héros. Ainsi le motif de Hundig caractérisera par son rythme particulier la violence et la force brutale du guerrier; au motif de l'épée s'ajoutera celui du Walhalla pour marquer l'origine divine de Siegmund; enfin le motif de la Valkyrie, accablée sous la colère de Wotan, sera traversé par la sonorité héroïque de Siegfried, l'enfant qui naîtra pour délivrer la vierge prisonnière.

Aucune interruption dans le développement de la déclamation rythmique qui commence avec l'acte et finit avec lui; le récitatif mesure procède comme le dialogue ordinaire, chaque personnage parle à son tour et se parait de la situation imitée à cette hauteur de passion ou les sentiments de deux êtres fondent dans un cri unique, les voix s'unissent.

La Valkyrie est la deuxième partie de la tétralogie tirée, par Richard Wagner, de l'épopée germanique des *Nibelungen*. A l'anneau forge par le génie souterrain, Alberich, avec l'or qu'il ravit aux ondines du Rhin, à cet anneau est attaché l'empreinte du monde que se disputent les Dieux, les Nibelungen, et les Géants.

Par suite d'événements accomplis dans l'ouvrage précédent, l'or du Rhin l'anneau fatal est passé au pouvoir des Géants. Erda, déesse de la terre, révèle à Wotan, père des Dieux, qu'il naîtra de son amour avec une mortelle deux enfants, lesquels procréeront à leur tour les héros Siegfried, qui reprendra aux Géants le gage de la puissance. La Valkyrie est le tableau des amours de ces deux enfants, Siegmund et Siegelinde, et des volontés contradictoires de Wotan, aussi déraisonnable que son aïeul, le Jupiter des Mythes grecs, et du généreux vouement de Brunehild, autre fille de Wotan, aux enfants de son père.

Un court prélude instrumental nous introduit dans le drame. La tempête gronde dans les cuivres de l'orchestre, la foudre éclate et l'on pressent la course haletante de Siegmund à travers le craquement des arbres et le mugissement du vent. Nous voyons dans la case germaine primitive, faite de troncs d'arbres, couverte de peaux de bête. Là, à l'approche de la nuit, épuisé et désarmé, vient tomber Siegmund poursuivi par une bande d'ennemis. Le malheureux s'est échoué dans la demeure de son pire adversaire, de Hundig, guerrier farouche, allié de ses persécuteurs. Mais Siegelinde, la femme du chef, est saisie de pitié à la vue de ce jeune homme; son cœur de femme s'ouvre pour elle et elle se propose comme il va repasser de sa demeure. La douceur des instruments à cordes, les murmures apaisés du quatuor dénotent la douceur et l'émotion de Siegelinde. Une phrase au rythme martial peint le caractère de Hundig et annonce son arrivée. Bientôt, il se lève et le récit du vaincu, il appartient à une race ennemie de Siegmund, mais l'hospitalité est sacrée; il accorde une trêve d'une nuit en jurant de reprendre le lendemain le combat à mort.

Siegmund s'est étendu en proie à une angoisse déchirante. C'est fait de lui, il est au pouvoir de son ennemi; rien ne le peut sauver. Peut-être songe-t-il à cette conception de Siegelinde à peine entrevue et qui s'est évanouie dans la nuit.

Mais quel sentiment nouveau s'est emparé au cœur de Siegelinde, pourquoi elle endormi Hundig à l'aide d'un philtre et vient-elle, tout déblanchée, abandonnant la couche conjugale, rejoindre son frère. Prompt comme la foudre, l'irrésistible amour s'est allumé en son cœur et l'attire vers Siegmund par sa force invincible. Cependant qu'il échange les litanies d'amours éternelles entre deux êtres jeunes et passionnés, la porte s'est ouverte. Les rayons de la lune éclairent doucement la case comme s'ils souriaient à leurs amours; il fait une calme et belle nuit de printemps, à l'orage a succédé une nuit saine et parfumée qui souffle des deux peuples d'oiseaux chanteurs. Un hymne sublime de printemps et d'amour s'échappe de la poitrine de Siegmund et de Siegelinde, cri de passion d'une inspiration admirable, d'un charme délicieux, d'une volonté pénétrante, page merveilleuse où resplendit le génie divin.

Siegelinde a montré au maître de son cœur le frère ou Wotan enfonce le glaive invincible destiné au héros. D'un seul effort, Siegmund l'arrache de l'arbre et apprend ainsi que Welse ou Wotan est son père. Il ne craint plus Hundig; il est sûr de la victoire. Il entraîne sa bien-aimée dans la forêt paisible où le sang de Welse refleurira par leur union.

Le critique n'a qu'à jeter sa plume et à battre des mains comme hier au soir tous les spectateurs haletants d'enthousiasme, et M. Saint-Saëns n'a jamais mieux dit que lorsqu'il écrivait: «Mille critiques écrivains chacun mille lignes pendant dix ans, ébranleraient ce chef-d'œuvre à peu près comme le souffle d'un enfant renverserait les pyramides d'Egypte.» Qui donc voudrait gâcher cette scène de passion ardente par des raisons de morale terrestre et parler d'inceste et d'hospitalité violée. Ne voyez-vous pas le mythe de deux êtres d'essence divine, seuls dignes l'un de l'autre, qu'une force inadmissible, l'amour, attire. Comment l'admettre l'enlèvement de cette mélodie si pleine et si allée, exprimer cette poussée de l'orchestration, la communication de l'amoureuse flamme qui brûle dans les yeux des amants, l'extase de cette nuit de printemps et d'amour.

Wotan est décidé à protéger Siegmund, il a besoin de toutes les forces vives pour conjurer les malheurs attachés à l'anneau de Nibelung; aussi charge-t-il Brunehild, l'une des neuf Valkyries nées d'un des regards qu'il jeta sur Erda, déesse de la terre, d'intervenir dans le combat entre Hundig et Siegmund en faveur du dernier. La vierge guerrière est fière de cette mission; elle témoigne sa joie par le chant et le cri de guerre des Valkyries: Hojotoho, hojotoho! heihaha! heihaha! heihaha! Mais le Dieu est fragile et versatile. Il suffit d'une scène conjugale de Fricka irritée et jalouse pour qu'il voue à la mort le malheureux Siegmund.

Brunehild, touchée par l'amour des deux jeunes gens, par l'inalterable fidélité de Siegmund à sa bien-aimée est rebelle aux ordres de son père. Alors Wotan brise l'épée invincible dans les mains de son fils, et Siegmund périt sous les coups de Hundig. Puis le Dieu, vengeant la mort de Siegmund, qu'il a fait tuer, foudroie d'un regard Hundig, le vainqueur protégé de Fricka.

Le deuxième tableau s'arrête en de trop longs dialogues, en scène conjugale entre Wotan et sa femme. Le Dieu nous paraît à ce caractère faible, presque odieux; nos sens terrestres se révoltent, comme

Brunehild, à tant d'égoïsme et de dureté.

Une montagne sauvage aux rochers abrupts est le séjour favori des neuf Valkyries, filles de la sage Erda et de Wotan. Le sang de leur mère les rattache à la terre et leur divine origine les porte vers le ciel. Ces vierges guerrières se mêlent aux combats des hommes, mais elles se souviennent des ciels, leur patrie. Elles y élèvent les âmes des héros morts dans les combats. Elles gravissent dans une course vertigineuse les sommets inaccessibles, elles sillonnent la nue.

Sur un ardent courcier, nourri d'herbes marines, Ombé et fait jaillir le vent des marines.

Et le fou de ses pieds.

La chevauchée est d'un effet prodigieux et formidable. Elle appartient à l'épopée surhumaine, fantastique; sur aucun théâtre on n'a vu spectacle aussi extraordinaire. Dans l'orchestre, on entend les sabots des célestes coursiers sonner sur les rochers, et cette harmonie, rythme un chant sauvage et strident des Valkyries qui déchire les airs comme le cri de guerre de toute une peuplade barbare.

Une à une, elles fendent les nuages, parallèles à l'éclair, et viennent sur la scène renforcer la clameur qui monte.

Après la mort de Siegmund, Brunehild a recueilli Siegelinde et l'amène au milieu des ses sœurs. Les Valkyries effrayées s'écartent d'elle, redoutant d'être atteintes de la peine de sa désobéissance au maître des dieux; mais elles se laissent toucher par les prières de Brunehild, et les favorisent la fuite de la jeune Siegelinde désespérée de la perte de son amant. Soudain, Wotan apparaît farouche et terrible; il appelle devant lui Brunehild qui a désobéi à ses ordres; la malheureuse se prosterne, le maître des dieux la chasse du Walhalla; tout à l'heure il l'attachera sur une montagne, à la merci du premier venu qui la rencontrera sur sa route. C'est en vain que les Valkyries, dans une phrase plaintive et touchante, l'implorant pour leur sœur. Le dieu les disperse de ce coup d'œil qui fait trembler le monde, et elles disparaissent épouvantées.

Brunehild est tombée, accablée, aux pieds de son père et le supplie de la sauver de l'étreinte du passant et de remettre sa délivrance au courage d'un héros. Alors le dieu se laisse fléchir, d'un baiser sur les yeux il endort sa fille, et il conjure le dieu Loge d'élever autour d'elle des murailles de feu. A sa voix montent les tourterelles de flamme qui entourent bientôt la guerrière endormie; dans l'orchestre, dans le bois des violons, le pétilllement des cordes, la flamme éclate et court.

Les adieux de Wotan à sa fille, d'un si magnifique accent d'amour et de mélancolie, d'une si haute douleur, l'incantation du feu à laquelle se mêle le thème du sommeil de Brunehild et la fanfare de Siegfried, son libérateur, achevent, avec la chevauchée, le dialogue du second acte entre Brunehild et Siegmund avec tout le premier acte, une partition qui dépasse ce que nous concevons d'ordinaire par musique; nous saluons un des rares chefs-d'œuvre du génie humain.

La magnifique soirée d'hier a prouvé l'esprit large et ouvert, l'intelligence du public parisien. Il a su pénétrer le génie grandiose de l'ouvrage, en suivre le développement, sentir les délices du premier acte, la touchante éloquence du second, le formidable pittoresque, les beautés sublimes du troisième. Il a applaudi, d'enthousiasme, l'œuvre victorieuse, il a acclamé les interprètes.

Voilà une soirée qui nous rejouit tous et marque une grande date artistique.

L'hospitalité offerte à l'œuvre de réformation musicale a été digne de l'Académie Nationale et fait honneur à la direction de l'Opéra et à son metteur en scène. Jamais sur aucune scène d'Italie, d'Angleterre ou d'Allemagne ne fut dressé un décor d'art original et d'ingéniosité mécanique comme au troisième acte. Les premiers plans de montagnes abruptes, les nues au fond qui sans cesse passent et roulent pendant que, dans leur sillon, à trente mètres de haut, galopent les Valkyries, cette disposition de toiles, de praticables, de lumières changeante, les flammes qui courent sur la scène, comme les génies du feu, et entourent la Valkyrie endormie, forment le plus prestigieux spectacle, le plus superbe décor, la plus adroite machination que nous ayons eu le plaisir de contempler. L'art du décorateur et du machiniste s'est enfilé à cette sublime musique.

Wotan et sa fille la Valkyrie Brunehild dominent le drame et l'achèvent. M. Delmas et Mlle Brevai ont été heureusement inspirés dans l'interprétation de ces deux personnages essentiels. La création de Wotan par M. Delmas est de celles qui brillent sur toute une carrière d'artiste. A sa belle voix de basse, vigoureuse et sonore, à sa déclamation large et expressive, à son articulation irréprochable s'ajoutent les heureuses qualités plastiques, la haute stature, la majesté de l'attitude, l'ampleur du geste. Aussi le succès de cet artiste a-t-il été indiscuté et retentissant. Mlle Brevai, qui est une toute jeune femme, sortie du Conservatoire et y a deux ans, assumait le lourd rôle de Brunehild dans des circonstances défavorables, la voix à peine remise des suites d'un accident récent. Elle n'a pas eu lieu de regretter sa vaillance et son ardeur. Tout de suite elle a plu par la sincérité de son accent, par sa voix délicate et émouvante, par un exquise sentiment musical, par une teinte d'émotion et de sensibilité accusée dans les phrases caractéristiques de la Valkyrie. Si l'on souhaite plus de résistance et de force à son organe juvénile, il est impossible de ne pas applaudir à de réels dons d'artiste, au charme, à la conviction, au jeu intéressant, à la diction pathétique de cette artiste. Voilà un début qui promet à l'Opéra une chanteuse dramatique de grande ligne.

Pourquoi n'ai-je pas, contre mon attente, à approuver que les rôles de Siegmund et de Siegelinde aient été remis à Mme Caron et à M. Van Dyck; n'y semblaient-ils pas désignés? Le personnage de Siegelinde est aisé à interpréter et je m'attache que Mme Caron, avec son grand art, y ait montré aussi peu d'accent et de moyens. Ses attitudes gardent leur beauté classique et leur pureté, mais hors cette pantomime, la prononciation jadis si nette s'embrouille, la voix faiblit et révèle les défaillances; aucune flamme générale n'anime son débit et son action. Je crois qu'une telle ne convient pas du tout aux amoureuses et est destinée exclusivement aux personnages hiérarchiques des opéras de transition. De même, M. Van Dyck, excellent, sans rival en Lohengrin, remarquable Parsifal, a manqué de légèreté, d'ardeur et de sourcil pour Siegmund, dans la seconde partie du rôle, et s'est trouvé plus à l'aise qu'au début, mais en résumé il nous a un peu déçus et nous attendions mieux de lui après ses créations antérieures.

M. Grease personnifie utilement Hundig, les Valkyries, Mlles Marcy, Jansen,

Carrère, Agussol ont poussé leur hojotoho, de voix claires et fraîches, agréables à entendre. L'orchestre a tout juste été convenable; il s'était prouvé au-dessous du pire à la répétition générale, de sorte que nous fûmes presque satisfaits de cette exécution médiocre.

HENRY BAURE.

INFORMATIONS PARTICULIÈRES DE L'ÉCHO DE PARIS

Le président de la République a reçu hier matin M. Granet, préfet des Côtes-du-Nord, M. Arméez, député, et le maire de Saint-Brieuc, qui l'ont invité à s'arrêter dans cette dernière ville au cours de son voyage en Bretagne.

M. Carnot a répondu qu'il se proposait d'arriver le 24 juin à Saint-Brieuc et d'en repartir le lendemain 25 juin.

Le président de la République a reçu également M. Barrère, ministre de France à Munich, et M. Codet, député de la Haute-Vienne.

Le président du conseil a demandé communication des dossiers de détenus politiques qui sont encore à Sainte-Pélagie; il est à prévoir qu'une mesure gracieuse ne tardera pas à intervenir en faveur de quelques-uns de ces condamnés.

Nous sommes autorisés à assurer que nos garnisons des villes frontières de l'Est n'ont pas été renforcées ces dernières semaines.

Des permissions, comme en temps ordinaire, continuent à être accordées aux officiers et aux soldats qui en font partie.

M. Terrier, ministre du commerce, vient de prendre un arrêté créant l'avancement sur place pour certains receveurs des postes et télégraphes.

Le crédit nécessaire est de 100,000 francs. Il permettra d'améliorer la situation des receveurs les plus méritants parvenus au traitement maximum de leur classe, et d'élever de 2,000 à 2,200 francs le traitement des receveurs de deuxième classe et de 1,400 à 1,600 celui des receveurs de troisième classe.

Les populations pourront ainsi conserver plus longtemps les receveurs attachés à leur pays.

Une délégation du département du Tarn, composée de MM. Barbey, sénateur, Dupuy, Duteims, député, et du maire d'Albi, a été reçue hier par M. Viger, ministre de l'Agriculture, et l'a invité à assister aux fêtes qui doivent donner la ville d'Albi, à l'occasion du concours agricole qui a lieu du 3 au 11 juin.

Le ministre s'étant engagé à aller assister à la même date au concours agricole d'Arras, a désigné M. Tisserand, directeur de l'Agriculture, pour le remplacer aux fêtes d'Albi.

Le congé de l'été a été réglé comme suit par le conseil académique:

Sortie des élèves le samedi 20 mai, après la classe du soir, rentrée le mercredi 24 à l'heure réglementaire.

Les classes du mercredi 24 sont reportées au jeudi 25, afin de permettre aux jeunes gens dont les parents n'habitent pas Paris, de se rendre dans leur famille.

M. Terrier a assisté hier soir, boulevard du Temple, au restaurant Bonyalet, au banquet qu'offrait au ministre du commerce, de l'industrie et des colonies et à Mme Terrier, la colonie savoisiennne de Paris.

Le banquet était présidé par M. Chauteemps, député de la Seine, qui avait à sa droite Mme Terrier et à sa gauche le ministre.

Le banquet, offert par souscriptions, ne comptait pas moins de 200 convives, parmi lesquels beaucoup de dames en élégantes toilettes.

Après dessert, MM. Chauteemps, Desal, Bonchard, conseiller à la cour de Paris, conseiller général de la Savoie, Bloch, président du conseil d'arrondissement de Dreux, ont pris la parole pour saluer, en M. Terrier, le premier Savoyard qui ait fait partie du gouvernement de la France. Ils ont été couverts d'applaudissements.

M. Chauteemps a bu à Mme Terrier, qui, Normande, personnifiée avec une grâce infinie l'union indissoluble de la Savoie et de la France. (Applaudissements répétés.)

Après un chant patriotique exécuté par la Chorale savoisiennne, M. Terrier prend la parole et dans une improvisation des plus éloquentes remercie l'assistance de l'accueil qu'elle lui fait.

Voici le passage du discours de M. Terrier:

Comme tous les Savoyards le meilleur de son bagage c'est le dévouement, la sincérité, l'enthousiasme. (Applaudissements.)

La Savoie, cette fille cadette de la France, n'a pas été la moins ardente à verser son sang quand la patrie était menacée. Elle a montré que si elle était une des dernières venues, elle n'était ni la moins vivante, ni la moins dévouée. (Applaudissements.)

La Savoie a été des premières aussi à saluer l'avènement de la République, car si la France est sa patrie, la République, c'est la patrie organisée. (Applaudissements.)

Le Sénat réuni dans ses bureaux a nommé une commission pour étudier la proposition de loi adoptée par la Chambre sur l'organisation du crédit agricole et populaire.

Sont élus: M. Lesueur, favorable, Labiche, favorable avec réserves, Félix Martin, hostile, Poirrier, hostile, Coste, favorable avec réserves, Lourties, hostile, Thézard, hostile, Gadaud, hostile, Faye, hostile.

La majorité des commissaires est donc opposée au projet.

LA POLITIQUE

La Chambre, en s'ajournant à lundi, a voulu laisser au gouvernement le temps nécessaire pour préparer le projet de budget de 1894.

Le travail auquel se livre M. le ministre des finances n'est pas facile. Non seulement il doit parer à des augmentations assez considérables et qu'on ne peut écarter, mais il est obligé de tenir l'engagement pris à propos de l'impôt des boissons.

Le Sénat s'occupe, nous dit-on, de cette réforme, mais en réalité le mystère règne sur ce qui se passe au Luxembourg. Il paraît même que depuis la nomination du nouveau président, on travaille fort peu dans ce palais. M. Le Royer se préoccupait des commissions, les excitait, s'arrangeait de façon à ce que l'ordre du jour eût un intérêt. M. Jules Ferry voulait aussi qu'on ne perdît pas de temps pour expédier les projets étudiés. M. Challemel-Lacour, lui, semble ne pas avoir de semblables préoccupations et, dans sa sérénité, il laisse aller les événements.

Dans ces conditions, M. Peytral en est réduit à incorporer de nouveau, dans la loi de finances, la réforme des boissons. Si elle avait été votée au Sénat, évidemment sa besogne se serait trouvée singulièrement simplifiée.

Le budget de 1894 ne se présente pas dès maintenant dans des conditions favorables. Il faut s'attendre à de grosses discussions qui ne seront profitables qu'aux adversaires du gouvernement républicain.

O. MONPROFIT.

Les souscripteurs dont l'abonnement expire le 15 mai, sont priés de bien vouloir le renouveler, s'ils ne veulent éprouver aucun retard dans l'envoi de leur journal.